



Dossier de présentation
Saison 2014-2015

OBLOMOV

THÉÂTRE

D'après : *Ivan Gontcharov*

Conception & mise en scène : *Dorian Rossel*

Avec : *Rodolphe Dekowski, Xavier Fernandez-Cavada, Elsa Grzeszczak, Jean-Michel Guerin, Fabien Joubert, Delphine Lanza, Paulette Wright*

Dramaturgie : *Carine Corajoud*



Mercredi 28 janvier 2015 – 20h30

Durée 1h50

A.D.A.C. Place de l'Europe
CS 80181
73276 Albertville Cedex
Administration 04 79 10 44 88
Billetterie 04 79 10 44 80
Fax 04 79 10 44 89
www.dometheatre.com
administration@dometheatre.com

LE DÔME
 **Théâtre**
ALBERTVILLE
scène conventionnée

LE DÔME Théâtre est subventionné par Co.RAL (Communauté de Communes de la Région d'Albertville), le Conseil Général de la Savoie, la Région Rhône-Alpes, la DRAC Rhône-Alpes - Scène Conventionnée pour la Danse.

Siret 38336049200029 - APE 9499Z - Code TVA : FR18383360492

PRÉSENTATION

LA GENESE DU PROJET

Fabien Joubert et la O'Brother Company rencontrent le travail de la Cie STT lorsque celle-ci présente en tournée son spectacle *Quartier lointain*. Très vite une rencontre s'organise, des idées fusent, des sessions de recherches se mettent en place et le travail s'enclenche : *Oblomov* d'après Ivan Gontcharov.



LE ROMAN

Dans ce roman Russe de 1859, le héros est un jeune aristocrate qui semble incapable de prendre des décisions ou d'effectuer la moindre action importante. Il ne quitte que rarement sa chambre ou son lit. Oblomov, aristocrate oisif, est dans la culture russe le prototype de l'homme paresseux et médiocre, qui a renoncé à ses ambitions pour une léthargie rêveuse. C'est un mythe littéraire russe, aussi présent que Faust ou Don Juan chez nous.

« L'oblomovisme, c'est un mélange de nonchalance, de paresse, de procrastination, de fatalisme, une sorte d'aquoibonisme, qui rend l'homme incapable d'entreprendre quoi que ce soit. Oblomov vit à St Petersburg. C'est un barine, un petit propriétaire terrien, qui mène une existence végétative dont rien ni personne ne parviendra à le tirer, ni les exhortations de ses amis, ni la menace de la ruine, ni l'amour. Ce pourrait être le roman d'un échec – et celui d'une société russe sclérosée – si Oblomov, outre un homme qui dort, était aussi un homme sans qualités. Mais son aboulie dissimule autre chose : une recherche obstinée du bonheur sans tapage, une fidélité à un rêve d'enfance fait de

douceur et de nonchalance, un refus de marcher avec son temps. Son cœur n'a pas émis une seule fausse note, il ne s'est pas couvert de boue. Aucun mensonge ne le séduira, rien ne lui fera suivre une fausse voie. Même si tout un océan d'ordures ondoyait autour de lui, même si le monde entier se gorgeait de poison et allait à l'envers, jamais Oblomov ne se prosternerait devant l'idole du mensonge. Son âme demeurera toujours aussi pure, limpide et honnête... »

tiré de Philippe Didion www.oeuvresouvertes.net

NOTES DRAMATURGIQUES

Après la bande dessinée (*Quartier lointain*), le cinéma (*Soupçons*), le récit de voyage (*L'Usage du monde*), une pièce du répertoire pour les jeunes (*La Tempête*), nous avons opté pour l'adaptation d'un roman classique pour la scène.

Publié en 1859, *Oblomov* décrit l'histoire d'un aristocrate, héritier d'un domaine foncier, qui se trouve dans l'impossibilité d'agir et qui fuit dans le rêve d'une enfance dorée, reste d'une culture rurale en passe d'être doublée par les avancées du modernisme. Alors qu'Oblomov incarne cette vieille bourgeoisie terrienne, marquée par son immobilisme, son ami d'enfance Stolz est la figure contraire du dynamisme. Stolz, choqué par l'inertie de son ami, tente de le sortir de sa situation en lui faisant rencontrer une femme lumineuse et brillante qui cherchera à le réveiller par la passion amoureuse. Oblomov goûte pour un temps à cette passion, mais il s'en détourne finalement face à la peur de l'échec et des responsabilités. Sa force de résistance le mène vers une femme de condition modeste, qui lui apporte le réconfort et la chaleur vers lesquels Oblomov a en fait dirigé toute son existence.

Selon nous, Oblomov, plus qu'un homme qui dort est un homme qui fuit. Son inaction est le témoin de ses retranchements et de ses fuites. Derrière le sommeil, Oblomov incarne la peur de s'engager dans le monde. Il est double : lâche dans son inactivité, mais courageux dans ses choix de refus.

Oblomov relèverait donc plutôt d'un « mal de vivre », un « spleen » comme le souligne son ami Stolz. Nous nous intéressons ainsi au moteur qui se cache derrière la paresse, celui de la peur face à la condition d'homme et le refus de l'activisme comme « pansement ». Oblomov tend vers une vie de plénitude qui passe par l'absence de troubles, de passions et de soucis ; par le calme plat rappelant celui de son enfance. Pourtant, la maladie le gagne et, lorsqu'il a atteint cet état, il s'éteint.

Ainsi, rien n'est résolu dans ce roman, aucune morale n'en émane. Certes, Oblomov est une « protestation contre la vie », selon les termes de l'auteur, ne vivant que sur ses rentes ou aux crochets d'autrui ; et à la fois, par sa radicalité, il questionne le sens de notre action et plaide pour des valeurs d'humanisme.

Gontcharov ne résoud pas ces ambiguïtés, il ne penche ni vers le bien ni vers le mal de son personnage qui est fort de tous ses paradoxes et fonctionne face à nous comme un miroir.

Oblomov attire par ses choix (qui n'a pas rêvé un jour de faire comme lui) et énerve (qui n'est pas « choqué » par ce déploiement de mauvaise foi ?)

L'adaptation du texte se centre donc d'abord sur le parcours intérieur du personnage, en

donnant également une place importante aux autres personnages, qui jouent comme des miroirs vis-à-vis du protagoniste : Stolz, le pragmatique, révèle l'inertie d'Oblomov, mais aussi sa bonté et son humanité ; Olga, l'amante, montre la capacité à aimer d'Oblomov mais révèle aussi sa peur face à la passion et à la responsabilité ; Agafia, la seconde femme et double de la mère, révèle quant à elle l'absolu d'Oblomov, c'est-à-dire retrouver la vie protégée de l'enfance ; enfin son domestique, Zakhar, est son double, mais révèle la domination sociale qu'incarne Oblomov et les rapports hiérarchiques de la société traditionnelle.

Pourquoi donc monter ce texte ?

Pour la résonance actuelle avec un nombre important de personnes qui ne trouvent pas leur place, que cette situation soit choisie ou subie (qui ne connaît pas un Oblomov autour de lui ?)

Parce qu'il questionne le sens de notre action et la course au productivisme caractéristique de notre époque.

Parce qu'il met en scène un personnage paradoxal : il fascine et énerve, il est probe et de mauvaise foi, il est révolté mais n'agit pas ; et en cela révèle nos propres ambiguïtés.

Parce qu'il est passionnant de passer de la densité d'une œuvre romanesque à la parole théâtrale.

Parce qu'il y a de l'humour, une ironie complice du narrateur face à son personnage : c'est un looser que l'on se plaît à aimer...

Carine Corajoud

NOTE D'INTENTION DU METTEUR EN SCENE

Oblomov et moi

Cela fait longtemps que je veux approcher cette œuvre car elle soulève des questions importantes qui éclairent notre époque. Mais aussi parce que Gontcharov me tend un miroir, je m'y vois en reflet et cela m'interroge. Comment ne pas vouloir se blottir dans la mélancolie d'un monde passé ou imaginaire ? Tout le monde ne connaît-il pas, juste avant les rudes épreuves où il faut donner toute sa mesure, juste avant de se lancer, cette paresse immense, cette léthargie puissante, cette impulsion à se distraire, à éviter le passage ardu où il se trouvera nez-à-nez avec l'Autre, non pas avec son double, mais avec lui-même à l'état « d'autre », méconnaissable. Si cette paresse s'éternise, qu'elle dure toute la vie on tombe comme Oblomov dans un chômage radical, au niveau de l'être.

Comment rester vivant ? Comment donner envie ?

Une version scénique convaincante a été proposée par Dominique Pitoiset en 1994. Si la distribution était savoureuse et le traitement scénique sobre et pertinent, c'est un autre genre de traversée de cette œuvre que nous voulons mener. Durant les premières sessions de recherches, différents spectacles ou créateurs ont été cités : Pina Bausch, *Qui est là* de Peter Brook, Jérôme Bel, Juan Dominguez, Tg Stan,... Si la diversité de style qu'ils représentent nous amuse plus qu'elle nous effraie c'est parce que nous savons qu'ils sont plus des compagnons de route que la destination à rejoindre.

Dorian Rossel

PARCOURS



LA DEMARCHE D'O'BROTHER COMPANYY

En 2011, Fabien Joubert a réuni à ses côtés Elsa Gezeszczak, Gisèle Torterolo, Jean-Michel Guerin et Clément Bresson pour former O'Brother Company, fratrie symbolique exclusivement composée de comédiens.

La singularité du fonctionnement de cette collectivité tient à l'inversion de l'impulsion artistique : ce sont les acteurs d' O'Brother Company qui sollicitent un metteur en scène, lequel se voit confier l'organisation des signes de la représentation. Le parachèvement de l'équipe artistique s'organise en fonction des projets.

O'Brother Company se définit à partir de la volonté dévorante de raconter le monde obstinément, fort de la croyance qu'un travail sur la langue comporte encore et toujours quelque chose de beau, de grand, d'essentiel. Convaincu que le théâtre est ce vecteur immédiat, généreux, populaire, c'est à dire véritable, démasqué, O'Brother Company veut ré-enchanter le rapport à la communauté d'un soir.

Aujourd'hui, et ce depuis une quarantaine d'année, l'activité d'acteur ne se définit qu'à partir de la volonté du metteur en scène, lequel hérite seul de toutes les charges qui incombent à la préparation d'un spectacle, de la conception secrète et silencieuse du projet, et donc des premiers choix, à l'élaboration puis au montage du budget. Cette omnipotence est nouvelle : qu'est-ce que quarante années d'existence quand, du théâtre,

nous ne pouvons dater les origines. Il en découle une systématique et malheureuse obligation de séduction de la part de l'acteur dont la logique impérative de survie l'amène à «confondre la liberté avec l'indépendance». L'acteur, le comédien finit ainsi par s'aveugler sur les fondements de son art : il devient une monade économique quand il devrait être une essence d'humanité. En bref, il devient quantifiable, mesurable, et par là même périssable.

Mais là n'est pas le seul hiatus. L'entrée tardive de l'acteur dans le processus d'élaboration des spectacles le rend bien souvent totalement ignorant des réalités temporelles et productives de ce pour quoi il est là. Le voilà rendu à l'exercice d'une simple fonction sur une chaîne de montage passagère. C'est un butineur sans la mémoire, sans l'histoire - même tenue secrète - des nécessités exceptionnelles qui doivent conduire le metteur en scène à construire ceci plutôt que cela.

C'est ce constat qu'il faut entendre lorsqu'il y a maintenant deux années, il me fut proposé - à moi l'acteur qui tient à le rester, bien certain qu'une vie entière ne suffirait pas à cerner la question du jeu, à façonner un être enfin apte à dévoiler ou faire entendre la pensée essentielle du projet pour lequel il est là - oui qu'il me fut proposé une résidence dans un théâtre. Ma réaction fut la suivante : pourquoi ne pas profiter de cette occasion si rare - un acteur en résidence dans un théâtre - pour aller plus loin, jusqu'à poser les fondements d'une utopie : une Comédie- Française en Région. En bref une troupe d'acteurs qui dès sa création se présenterait comme un extrait d'humanité, un frottement générationnel qui pourrait être le socle de la pensée de notre fonctionnement.

Fabien Joubert

LA DEMARCHE DE LA COMPAGNIE STT (SUPER TROP TOP)

La compagnie STT a été fondée en 2003. Le metteur en scène Dorian Rossel a créé depuis une quinzaine de pièces, installations, performances, saluées en Suisse et à l'étranger.

Entre 2008 et 2010, Dorian Rossel et la Compagnie STT sont Artistes Associés à la Comédie de Genève. Ils sont également compagnon du bord de l'eau au Théâtre Vidy Lausanne de 2010 à 2013 et désormais également associés au Théâtre Forum Meyrin.

La Compagnie STT est conventionnée avec le DIP de l'Etat de Genève depuis 2009 et avec les Villes de Genève et de Lausanne depuis 2012. Elle a créé entre autres depuis 2004 : *Cosmos*, *L'usage du monde* de Nicolas Bouvier, *La tempête* d'après Shakespeare, *Soupçons* d'après la série documentaire de Jean Xavier de Lestrade, *Quartier Lointain* d'après Jiro Taniguchi, présenté au Dôme Théâtre en mars 2013, *Libération sexuelle* (création), *Je me mets au milieu mais laissez-moi dormir* d'après Jean Eustache.

Entouré d'une équipe fidèle (Delphine Lanza à la collaboration artistique, Carine Corajoud à la dramaturgie, Muriel Maggos à l'administration et la production), il favorise le travail d'échange et de partage entre tous les intervenants au projet. Il confère donc une place majeure aux artistes en scène (acteurs, danseurs et musiciens), avec qui il aime poursuivre la collaboration sur le long terme. Delphine Lanza, Elodie Weber, Anne

Gillot, Patricia Bosshard, Rodolphe Dekowski, Mathieu Delmonté, Karim Kadjar, Xavier Fernandez- Cavada travaillent régulièrement avec lui.

Un des traits distinctifs de la compagnie réside dans le choix des textes, qui ne sont généralement pas empruntés au répertoire théâtral. Le point de départ est divers : une œuvre romanesque, un film, un essai, un article, une problématique, une bande dessinée, une partition musicale. Les spectacles sont conçus dans un va-et-vient entre l'élaboration dramaturgique et le travail du plateau, que ce soit par des scènes élaborées en répétitions ou dans l'adaptation textuelle (à partir de la BD, du cinéma, etc.). La dimension empirique de la démarche est fondamentale, qui implique une réévaluation permanente de ce qui se construit au fil des sessions de recherche et des répétitions. Cela nécessite, par ailleurs, de travailler sur le long terme. Même si le travail dramaturgique est initié avant le début des répétitions, le texte varie continuellement en fonction de la scène. Le texte ne s'impose donc pas de l'extérieur, mais il est considéré comme un élément parmi les autres langages scéniques, pour que le sens puisse émerger grâce aux autres systèmes de signes. Un geste, un éclairage, une idée scénographique en disent parfois autant qu'un mot, ou parlent différemment, ce qui permet une lecture polysémique. Le travail choral est aussi fondamental, les acteurs étant quasiment toujours tous en scène, passant d'un personnage à un autre sans qu'aucun réalisme ne soit recherché. De ce fait, l'illusion théâtrale est affirmée. Nous privilégions donc les ressources cachées du théâtre, l'inventivité de la scène, par une esthétique qui préfère les vides que les pleins, la retenue plutôt que les effets spectaculaires. Cela afin de laisser les « œuvres ouvertes », invitant le spectateur à combler les « vides » par son imaginaire. Susciter plutôt qu'imposer.

ÉCHOS DE LA PRESSE

LE TEMPS QUOTIDIEN DE REFERENCE SUISSE

Oblomov, la paresse sans bâiller

Couché, couché, toujours couché. C'est dans cette position emblématique de la paresse du héros que Xavier Fernandez-Cavada joue la plupart du temps Oblomov. (Laurent D. Asfeld)

Dorian Rossel adapte pour la scène le grand roman russe de l'oisiveté.

Ne rien faire. Du tout. Strictement, prodigieusement rien. Telle est la règle d'Oblomov, héros de la littérature russe né en 1859, qui a donné son nom à l'oblomovisme, l'art de la paresse absolue. Ça vous fait rêver? Oui, mais... C'est justement ce «oui, mais» que met en scène Dorian Rossel, qui a conjugué le talent de sa compagnie romande, la Super Trop Top, avec celui de la troupe française O'Brother Company. Et il en faut, du talent, pour raconter cette balade philosophique au pays de la léthargie sans plonger le public dans un coupable ennui... Couvertures, divan, lit géant : sur un rythme et dans un visuel à lui, le spectacle décline les outils de l'inertie, pose la question de l'engagement dans la «vraie vie». Il renvoie aussi chacun à la juste gestion entre passivité et frénésie. Dorian Rossel affectionne les questionnements intimes relayés par un collectif. Dans *Quartier lointain*,

BD-culte de Jiro Taniguchi que l'artiste romand a adapté pour la scène en 2009 – son grand succès –, huit comédiens et musiciens se partageaient la quête très personnelle de Hiroshi, père de famille de 48 ans qui revenait dans son corps de 14 ans pour comprendre le brusque départ de son père à ce moment. Fuite, vertige existentiel, impossibilité d'assumer la réalité, l'histoire privée se racontait à plusieurs corps et plusieurs voix. On retrouve ce thème de l'impuissance dans *Oblomov*, roman culte d'Ivan Gontcharov écrit en 1859 et adapté pour la scène par Dorian Rossel et sa fidèle dramaturge, Carine Corajoud. Et, de nouveau, il revient à un groupe soudé, solidaire et solaire, d'exprimer les affres d'un être isolé.



Ce principe de confier à une multitude l'expression d'un syndrome privé a deux mérites. Déjà, il amène un sourire dans une thématique spleenétique. Quand Oblomov rencontre pour la première fois Olga – la jeune fille brillante censée sortir l'original de sa torpeur –, il y a, sur la scène du Forum Meyrin, trois Oblomov pour deux Olga. On est quitte de la solennité du premier rendez-vous ! Par contre, lorsque la situation devient plus grave entre les amoureux, Dorian Rossel les place, seuls, sans doublure, l'un en face de l'autre, et là, on est saisi par l'émotion. On pleure avec Olga (Elsa Grzeszczak), on regrette l'inertie d'Oblomov (Xavier Fernandez-Cavada), sa fatale inaction.

Mais le recours au chœur a aussi une autre vertu : inviter le public dans le paysage mental du héros. Certes, Oblomov est extrême dans son culte d'une enfance dorée et dans sa vénération d'une Russie aristocratique, oisive et dépassée. Il a d'ailleurs pour meilleur ami Stolz, son exact opposé. Un homme entreprenant, disciple de la modernité (Fabien Joubert). Cependant, n'y a-t-il pas de l'Oblomov en chacun de nous ? Une envie, parfois, de fuir devant ses responsabilités ? Une peur d'affronter une échéance plus corsée ? En multipliant les Oblomov sur scène, Dorian Rossel renvoie chaque spectateur

à son oblomovisme latent avec un clin d'oeil amusé...

Et visuellement? Comment le décor de Sybille Kössler et Clémence Kazémi traduit-il le roman ? A travers des signes extérieurs de grande torpeur. Tout commence avec un parterre de couvertures. Une mer de tissus qui invite à se coucher, ce que ne cesse de faire le héros. Derrière lui, un immense divan occupe toute la largeur du plateau. Enfin, un miroir renvoie le revers de l'action, ce moment, par exemple, où Zakhar, le fantasque domestique auquel Rodolphe Dekowski prête toute son élasticité, s'effondre de sommeil à l'insu de son maître fâché.

Car, c'est bien connu, une fois réveillé, l'éternel dormeur ne supporte pas l'apathie de sa maisonnée. Il tempête, vitupère, use de mauvaise foi, fustigeant les blocages dont il a, au fond de lui, honte d'être l'auteur... Une fois de plus, un Russe excelle dans l'étude raffinée des contradictions humaines.

Gontcharov pousse même l'élégance jusqu'à accorder des vertus à Oblomov. Son personnage est une marmotte dans sa grotte ? Oui, mais il est honnête et fidèle. Et vu sa léthargie, il ne s'est jamais compromis. Et puis, il est sage. Préférant la vie simple à la campagne aux carrières dans les «villes-lumières»... Dorian Rossel a l'intelligence, lui aussi, de ne pas se prononcer pour ou contre le velléitaire. Il a raison. La crise aidant, on aura peut-être tous, bientôt, le loisir – et le plaisir ? – d'être des Oblomov...

Marie-Pierre Genecand, 13 février 2014

